Document generated on 06/06/2025 3:47 p.m.

Moebius
Écritures / Littérature

mœbius

Sisyphe pousse son rocher…

Michel Gosselin

Number 78, Fall 1998

S'écrire jeune

URI: https://id.erudit.org/iderudit/13677ac

See table of contents

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)
1920-9363 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Gosselin, M. (1998). Sisyphe pousse son rocher…. *Moebius*, (78), 109–109.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 1998

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Michel Gosselin

Sisyphe pousse son rocher...

Sisyphe pousse son rocher sur une colline depuis la nuit des temps. Une fois là-haut, la pierre de sa punition dévalera du même versant, retrouvera son point de départ. Il lui faudra recommencer.

Je suis Sisyphe qui force les mots à émerger. Je les place un à un, bien droits sur une ligne imaginaire, fil tendu prêt à se rompre à tout instant sous le poids des ratures. Une phrase est un tour de rocher que je donne depuis mon adolescence quand j'ai senti la vie naître au sortir d'une enfance aimée. Je tourne et retourne des phrases depuis. Les mots se bousculent avec joie sur le chemin de l'écriture. J'ai le souffle grand et les bras larges au milieu de la montée. Le rocher que je pousse en plein midi marque la terre verte d'une longue blessure noire. Les phrases se comptent en nombre de pages depuis des mois.

Malgré la fatigue qui me brise, je suis incapable d'arrêter ma course tant mon bonheur est grand et la cime tout près. Je crains le vertige, car ces heures sont des sourires arrachés à ma punition. Parce qu'ici l'air est précieux, je ralentis mon ascension. Je connais l'ivresse des sommets. J'écris la dernière phrase; je donne le meilleur tour de rocher qui demeure un instant immobile, comme un souffle qu'on retient, puis vacille sous le poids d'une caresse qui précipite sa chute.

Du haut de la colline, je vois mes mots se détacher de la pierre, emportés par les vents qui sifflent sous le soleil. J'observe mon rocher poli devenir roches, cailloux, grains de sable et poussière. Je n'ai plus de rocher; il me faut un rocher.

Je suis de retour au pied de la colline au flanc escarpé. J'ai les mains remplies de mots que je pétris. Ma joie est forte en plongeant mon regard dans le sillon creusé par les phrases volées en éclats quand terre et mots se sont mêlés.